



TSERING DONDRUP

TEMPÊTE ROUGE

Roman traduit du tibétain
par Françoise Robin



Éditions Picquier

TSERING DONDRUP

Tempête rouge

Roman traduit du tibétain
par Françoise Robin

Suivi de la nouvelle
La Vallée des renards noirs



Éditions Picquier

Titre original : *Rlung dmar 'ur 'ur*

© 2006, Tsering Dondrup

© 2019, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1417-3

AVANT-PROPOS DE LA TRADUCTRICE

Si la lumière de la liberté attend encore longtemps avant de briller dans notre pays, si on court un grand danger à transmettre ce livre, je dois aussi saluer avec reconnaissance ses lecteurs à venir, de la part des autres, de ceux qui ont péri.

A. Soljenytsine, *L'Archipel du goulag*

Il aurait été bienvenu de solliciter l'auteur de *Tempête rouge*, Tsering Dondrup, qui vit au Tibet, pour qu'il rédige cet avant-propos. Toutefois, ce livre ayant été interdit dès sa publication et son auteur subissant encore les contrecoups de son audace littéraire, il n'a pas été possible de le lui demander, puisque, au Tibet aujourd'hui, il faut faire comme si ce roman majeur n'existait tout simplement pas.

Traduire *Tempête rouge*, c'est comprendre que l'on a entre les mains un texte exceptionnel : exceptionnel par son thème (une période dont l'évocation publique est interdite, on y reviendra), exceptionnel par son travail d'écriture (une chronologie malmenée

que le lecteur doit reconstituer mais où tous les éléments du puzzle sont en place et finissent par s'éclairer les uns les autres), exceptionnel par son mélange d'horreur et d'humour, exceptionnel par son personnage central qui est un antihéros¹.

Ce roman, qui n'offre que de rares repères chronologiques, est le roman des vingt premières années de la tragédie de la « libération » du Tibet par la République populaire de Chine dans les années 1950². Cette « libération », telle qu'elle a été qualifiée par ceux qui l'ont imposée sans consultation de ceux qui l'ont subie, s'est muée aussitôt en privation quasiment immédiate de tous types de liberté, sans compter les destructions humaines et matérielles qu'elle a entraînées. En effet, sous couvert de « réformes démocratiques », des coopératives ont été imposées, qui ont évolué rapidement en « communes populaires » dès 1958 : cela a certes signifié pour la population rurale tibétaine, dans un premier temps, la redistribution des terres mais celle-ci a presque aussitôt été suivie de leur confiscation, l'arrestation des récalcitrants, l'emprisonnement, la mise à mal des élites traditionnelles, l'exécution des « ennemis de classe », l'expropriation des moines et nonnes de leurs monastères, la « rééducation » politique du

1. Les italiques et les guillemets dans la traduction suivent dans l'ensemble l'usage qu'en fait l'auteur dans l'original. Ils soulignent souvent des emplois ironiques ou distancés d'une terminologie politique, ou d'une vision du monde, dont souhaite se distancer Tsering Dondrup.

2. La présente traduction ne porte que sur la première moitié du roman original, qui suit dans sa deuxième partie le sort de familles et de personnages rencontrés ici.

reste de la population et, bien sûr, l'imposition d'un nouvel ordre politique intransigeant, ethniquement et linguistiquement allogène. *Tempête rouge* décrit donc, sous forme fictionnelle, les deux décennies noires qui se sont étalées entre la fin des années 1950 et la fin des années 1970 et dont le pivot est l'année 1958, au travers du sort d'une communauté nomade soudée autour de son lama principal.

Pour de nombreux Tibétains et pour le grand public informé, c'est 1959 qui représente l'année de la perte de souveraineté des Tibétains, à la suite d'une révolte de grande ampleur à Lhassa et du départ en Inde du dalaï-lama, où il a reconstitué rapidement son gouvernement en exil. Si cela est valide pour le Tibet que l'on dit « central », historiquement dirigé par le dalaï-lama et son gouvernement depuis le milieu du XVII^e siècle, il en va différemment de l'Amdo, région d'origine de l'auteur et où se déroule le présent roman¹. En Amdo donc, ce n'est pas tant 1959 que 1958 qui est synonyme d'écroulement du monde traditionnel, de violence et de perte de souveraineté dans le contexte tibétain. Dans le roman, même si ne figure nulle part le funeste composé *nga-gyä* (« 58 ») par lequel les Tibétains de l'Amdo désignent cette tragédie, son ombre plane en permanence sur le récit. En effet, il est vraisemblable que le roman débute

1. Ce terme « Amdo » désigne toute la partie nord-est du Tibet ethnique, culturel et linguistique, c'est-à-dire un territoire grand comme deux fois la France et où vivent environ le tiers des Tibétains, soit deux millions de personnes.

quelques années avant 1958 pour basculer lors de ce que le narrateur qualifie de *jour d'abomination* (jour de la défaite de la communauté face aux troupes chinoises), et se terminer à la fin des années 1970, après la mort de Mao Zedong (1976). Il couvre ainsi l'absorption éclair de l'Amdo dans la nouvelle Chine, son cortège de morts et, pour les survivants, l'emprisonnement en camps de travaux forcés, suivis quelques mois plus tard par la catastrophe du Grand Bond en avant (1958-1960) et sa famine qui s'abat sur des communautés humaines déjà très affectées. Enfin, la Révolution culturelle (1966-1976) parachève le travail de destruction du monde ancien et traditionnel.

Si le déroulement et l'impact de la Révolution culturelle sont bien connus (le Grand Bond en avant reste un cas plus problématique, car difficile à traiter publiquement en Chine), ce roman a pour qualité principale de décrire pour la première fois, d'un point de vue tibétain, le « grand bouleversement du temps », comme les Tibétains appellent la révolte de 1958. Cette tragédie, qui persiste encore dans la mémoire de quasiment tous les Amdowas (habitants de l'Amdo), est passée sous silence par l'historiographie chinoise contemporaine et quasiment inconnue du monde extérieur, et même des Tibétains originaires d'autres régions. Elle est tout aussi méconnue des spécialistes occidentaux, qui l'ont longtemps confondue avec le Grand Bond en avant.

Que s'est-il donc passé en 1958, en Amdo ? Les sources historiques et les archives sont hors de portée du chercheur, les rares témoins survivants, maintenant âgés, disparaissent les uns après les autres sans avoir pu parler, et le sujet est occulté par l'historiographie officielle. Toutefois, on peut résumer comme suit les événements qui ont abouti au soulèvement en Amdo en 1958 : Mao Zedong, à la tête du Parti communiste chinois, prend le pouvoir en octobre 1949 dans une Chine exsangue. Il entend par ailleurs « libérer » et mettre sur la voie du communisme toutes les régions qui ont été à un moment donné de leur histoire incorporées au territoire de l'Empire du Milieu. C'est le cas de l'Amdo : depuis une rébellion tibéto-mongole de 1725 contre les Mandchous, les empereurs mandchous ont un temps exercé un contrôle accru sur ces régions – du moins en théorie, car Pékin est loin et l'empereur également, sans compter que l'autorité impériale a décliné dès la fin du XVIII^e siècle. Au début des années 1950, toutefois, Mao Zedong envoie dans les régions tibétaines le bras armé du Parti communiste chinois, l'Armée populaire de libération, ainsi que l'embryon du nouvel appareil d'Etat chinois, pour signifier aux Tibétains qu'ils appartiennent maintenant à la nouvelle Chine communiste. Mais les dirigeants tibétains ne font pas preuve d'un grand enthousiasme. Après plusieurs années d'accommodement tactique avec les élites tibétaines, les dirigeants chinois piaffent d'impatience. Il leur est inadmissible de continuer à abriter, dans une

Chine où la révolution communiste bat son plein et fonctionne de manière autoritaire et centralisée, le système politico-religieux tibétain traditionnel. Puisque les leaders tibétains, qu'ils soient de l'Amdo ou des autres régions du Tibet, n'embrassent pas la révolution communiste, il va falloir mettre en place de force les « réformes démocratiques » (confiscation des terres aux propriétaires terriens, c'est-à-dire les leaders tibétains et les monastères, pour les redistribuer au peuple). Un an avant Lhassa (où la révolte antichinoise éclate en mars 1959) et deux ans après l'est du Tibet, le Kham, où des grands monastères rétifs ont été bombardés en 1956, les habitants de l'Amdo sont soumis au printemps 1958 à la mise en place brutale des « réformes démocratiques ». Ils les rejettent quasiment unanimement, car elles vont à l'encontre du fonctionnement politico-religieux tibétain, où les monastères et les chefs de clans héréditaires détiennent le pouvoir. Les Amdowas se soulèvent en masse, vallée après vallée, contre un pouvoir qui entend mettre à terre les élites religieuses et politiques, priver les monastères de leur rôle névralgique dans la société, défaire les hiérarchies et les réseaux de pouvoirs, au mépris des valeurs qui orientent depuis des siècles cette partie du Tibet. Surtout, ils s'opposent à la mise en place de structures, d'idéaux et d'hommes issus d'une civilisation avec laquelle les Tibétains ont entretenu pendant des siècles des rapports de voisinage au mieux distants, mais plus souvent teintés de méfiance – les Chinois.

La chronologie de ce soulèvement reste à faire dans le détail, mais sera d'autant plus difficile à élaborer que peu d'hommes en ont réchappé et qu'aucun survivant ne semble être parvenu en exil, pour apporter son témoignage. En cela, l'histoire récente de l'Amdo diffère de celle du Kham, dont de nombreux résistants aux troupes chinoises sont parvenus à rejoindre l'Inde à la fin des années 1950 et ont pu librement témoigner. On sait cependant que les Tibétains de l'Amdo, bien que supérieurs par leur connaissance du terrain, n'ont pas pu se rassembler sous un commandement centralisé et unifié et que leur équipement militaire était inexistant. Quelle résistance de longue durée les Amdowas pouvaient-ils opposer aux canons, aux avions, aux bombes et aux troupes pléthoriques d'une Armée populaire de libération unie sous un même commandement et déterminée à en finir avec un système honni ? Cette ultime résistance collective a décimé les populations de l'Amdo. Les civils cherchant refuge dans les montagnes ont été bombardés, la quasi-totalité des monastères ont été fermés, le clergé démantelé et, pour une bonne partie, assassiné ou envoyé en camp de travail, les hommes jeunes et vieux, au premier chef desquels l'élite politique, ont été faits prisonniers, jugés arbitrairement ou tués, laissant des villages ou des communautés composés uniquement de femmes, d'enfants et de vieillards. Puis, à peine cette révolte matée, l'Amdo a été soumis aux réformes agraires les plus radicales, avec le Grand Bond en avant (fin 1958-1960), qui

reste dans les mémoires comme la période d'une famine généralisée, qui a touché les paysans plus encore que les pasteurs nomades. Lui succède cette révolution dite « culturelle » (1966-1976), tentative folle de Mao pour reprendre le pouvoir qui lui échappait. Pour les Tibétains de l'Amdo, la « libération », les « réformes démocratiques », la collectivisation, le « Grand Bond » et la « Révolution culturelle » qui se sont succédé ont un goût si amer et sont si imbriqués dans le temps que, souvent, ils désignent sous le terme unique de « Révolution culturelle » toute l'époque allant de 1958 à 1976, faisant fi du découpage historique officiel.

Bien sûr, les Chinois Han ont connu la désolation dans ces années sombres : mais on doit relever une différence de taille. Pour la population Han de Chine, la « libération » de 1949 n'a pas signifié l'imposition d'une autorité étrangère ou allogène. Bien que leur système politique ait été radicalement bouleversé par la révolution communiste, ils ont continué à être dirigés par eux-mêmes, et ils sont restés maîtres de la politique, de l'économie, du social, du religieux, dans leur propre langue et avec leurs propres référents culturels. Ce n'est nullement le cas de la civilisation tibétaine qui a dû se soumettre dans les années 1950, pour la première fois de son histoire, à l'autorité sans partage d'une Chine autoritaire, peu sensible au fond à l'altérité culturelle, linguistique ou politique des populations qu'elle entend contrôler, et forte d'une

démographie totalement démesurée par rapport à des populations qui ont été, bien évidemment, qualifiées de « minorités » par l’ultra-majorité Han.

Cet arrière-plan historique étant établi dans les grands traits, venons-en au roman lui-même en commençant par les circonstances de sa publication. Tsering Dondrup, né dans une famille de pasteurs nomades et dont le père exerçait le métier de forgeron, est un écrivain de premier plan au Tibet – il a à ce jour cinq romans et des dizaines de nouvelles à son actif. En 2006, bien établi, il savait qu’il prenait des risques en choisissant pour thème ce sujet historiquement sensible. Déterminé à publier malgré tout ce roman, il a minimisé sciemment les horreurs décrites, afin de persuader les maisons d’édition tibétaines en République populaire de Chine de le publier. Précisons que les ouvrages en langue tibétaine en République populaire de Chine doivent obligatoirement être publiés par des maisons d’édition officielles, aucun éditeur privé n’ayant le droit de publier en tibétain. Malgré ses excellents rapports avec l’ensemble de la scène éditoriale tibétaine, puisque c’est un auteur à succès, aucune maison d’édition n’accepte le manuscrit, en raison des risques encourus. L’auteur n’a d’autre choix que de publier *Tempête rouge* à compte d’auteur, un comble, lui qui est parmi les plus populaires des écrivains aujourd’hui. C’est ainsi qu’en juin 2006, 1 500 exemplaires sont imprimés et distribués en librairie. Au bout de deux

mois ils sont quasiment épuisés. C'est le temps qu'il faut aux autorités pour s'intéresser de près au roman. Les quelques dizaines de copies restant en circulation sont confisquées. Tsering Dondrup, qui travaille au bureau des archives de Sogpo (Qinghai), dont il est originaire, reçoit un blâme, mais n'est pas renvoyé de son poste, grâce aux bonnes relations qu'il entretient avec les autorités locales, qui le considèrent comme une figure culturelle de premier plan. L'affaire se tasse, même si le livre est toujours interdit et rendu invisible : ainsi, il n'est pas mentionné dans un recueil d'articles portant sur l'œuvre de l'auteur, publié en 2011, ni dans une biographie officielle en tibétain qui lui a été consacrée en 2014. Tsering Dondrup, toutefois, peut poursuivre sa double activité aux archives locales et comme écrivain, et il publie même en 2012 une nouvelle, *La Vallée des renards noirs*, qui peut être lue comme une charge sévère contre les programmes de sédentarisation forcée des populations nomades tibétaines. Mais en 2013, le livre, traduit en chinois, est publié à Hong Kong, avec une préface signée de Li Jianglin. Or, cette chercheuse indépendante a entrepris, depuis les Etats-Unis où elle vit maintenant, de dénoncer les violences exercées par le Parti communiste chinois et son armée, notamment lors du conflit sino-tibétain des années 1950 (cf. son ouvrage *Tibet in Agony, Lhasa 1959*, Harvard University Press, 2016). Dès lors, les sanctions sont plus sévères : d'une part, Tsering Dondrup, qui ironiquement était encore membre du Parti

communiste chinois, reçoit un dernier avertissement avant renvoi (il finira par ne plus acquitter son adhésion et s'auto-exclura). Par ailleurs, il subit une petite retenue sur salaire et sur sa retraite. Sur le plan littéraire, il n'est pas interdit de publication et son dernier roman, *Mes deux pères* (2015), doit même être réimprimé plusieurs fois en raison du succès qu'il rencontre auprès du lectorat tibétain. Mais la consigne passe qu'il ne doit plus recevoir de prix littéraires, alors qu'il a été plusieurs fois pressenti pour des récompenses. Une autre conséquence, plus grave pour quelqu'un comme Tsering Dondrup qui est très curieux du monde occidental, est qu'il reste interdit de passeport et ne peut donc pas quitter le territoire de la République populaire de Chine.

Les cyniques soupçonneront peut-être Tsering Dondrup d'avoir ainsi recherché une notoriété sulfureuse pour mieux vendre *Tempête rouge*. Il n'en est rien : il était déjà en 2006 un auteur confirmé au Tibet et, à l'international, la littérature tibétaine est quasiment invisible et personne n'a entendu parler de ce livre (ni de ses problèmes) hors des cercles étroits des spécialistes. De plus, si Tsering Dondrup n'a pas ménagé les autorités communistes chinoises au travers du portrait de cette communauté tibétaine de pasteurs nomades détruite par l'imposition d'un nouvel ordre politique et ethnique, il n'a pas plus cherché à séduire son lectorat tibétain. En effet, en esprit libre et souvent provocateur qu'il peut être, il

a choisi pour antihéros de ce roman un lama tibétain arriviste et lâche qu'il a affublé dès le départ d'un nom ridicule, « Yak Sauvage Rinpoché » (*rinpoché* est un titre appliqué aux lamas réincarnés). Ce Yak Sauvage Rinpoché est d'ailleurs un personnage récurrent des nouvelles et romans de Tsering Dondrup, où il fait des apparitions régulières, parfois en coup de vent, parfois de façon plus centrale. Il incarne la suffisance, l'hypocrisie et la duplicité que peut parfois entraîner une foi quand elle prend le pas sur la lucidité et l'esprit critique. Il aurait été plus simple et plus consensuel de choisir pour personnage central un Tibétain innocent et parfait, démuni face à la cruauté des cadres politiques et des militaires chinois. Tsering Dondrup n'aime cependant ni les évidences ni la facilité, que ce soit dans la vie ou en littérature. Son propre esprit critique ainsi que le réalisme socialiste, longtemps en vigueur en République populaire de Chine, l'ont immunisé contre toute tentation d'angélisme idéologique, dans un sens comme dans l'autre.

David Rousset, résistant et survivant d'Auschwitz, écrivait dans *L'Univers concentrationnaire* : « Comme l'être qui sait que tous les instants mettent en question son existence, que la torture, la peur, la faim, ont dévêtu de tous les préjugés, de toutes les conventions, de toutes les dignités, comme cet être est cynique et vorace, avec quelle rapacité il se sert de toutes les vilénies pour triompher, avec quelle fureur tenace il s'accroche et mord. » En bon connaisseur

de la littérature des camps, qu'il a lue en chinois (*L'Archipel du goulag* et *Le Pavillon des cancéreux* figurent dans sa bibliothèque), Tsering Dondrup sait qu'il peut en être ainsi, même pour un lama respecté. Yak Sauvage Rinpoché, comme d'autres personnages du roman, se rend donc coupable de toutes les vilenies possibles – seul son vieux et patient précepteur semble ne rien concéder et paye d'ailleurs de sa vie sa morale inébranlable. Le refus de la facilité est à l'œuvre aussi chez l'auteur dans le traitement de la question ethnique : il ne partage pas ses personnages entre méchants Chinois et innocents Tibétains. Si indéniablement le système destructeur est bien originaire de Chine, et l'arrière-plan idéologique est bien communiste, il se trouve des petits chefs tibétains prêts à tout pour monter en grade et des petits chefs chinois capables de commisération envers les prisonniers politiques tibétains. Enfin, le clergé tibétain n'est pas épargné, avec son autosatisfaction et son ignorance du monde moderne, ignorance qui finit par lui coûter très cher.

Tempête rouge est à la croisée de plusieurs genres : tout d'abord, la biographie-hagiographie, genre phare de la tradition littéraire tibétaine mais revisité par Tsering Dondrup et son légendaire humour pince-sans-rire, qu'il cultive tant dans la vie quotidienne que dans ses écrits où il pratique allègrement l'*understatement*. Le personnage central n'en sort nullement magnifié, comme dans la majorité des ouvrages relevant de ce genre dans la

tradition tibétaine, mais il est assurément beaucoup plus humain, car présenté dans toute sa complexité et son évolution psychologique. Ce roman est aussi l'une des très rares variations fictionnelles tibétaines sur un genre connu, le récit concentrationnaire. Les récits les plus réussis des survivants de camps soviétiques et nazis ont permis à tous de prendre la pleine mesure de ces mondes de démesure où l'humanité a basculé vers l'inhumain. Or, pour le Tibet, on ne disposait pas de témoignage littéraire de cet acabit¹ ni de texte sur la tragédie « Amdo 1958 »². Il aura fallu près de cinquante ans après les « événements » pour que ce roman existe. Pourquoi un tel retard ? Pourquoi si peu de mises par écrit de ce qui a été un traumatisme à l'échelle de tout un peuple ? Et pourquoi, dans le cas de Tsering Dondrup, avoir choisi la forme romanesque ? On peut proposer quelques tentatives d'explications politiques et littéraires. Le plan politique d'abord : le Tibet, à contre-courant du

1. L'autobiographie de Tubten Khétsun, *Memories of life in Lhasa under Chinese rule* (Columbia University Press, 2007), est une exception mais malgré son évidente valeur documentaire, elle ne possède pas la qualité littéraire des récits d'A. Soljenitsyne ou de P. Levi, ni de *Tempête rouge*. On pourra aussi consulter avec profit *Son of Mount Everest*, de Dhingri Ngawang (Vidhyadhara Publications, Dharamsala, 2011), un autre témoignage d'un Tibétain qui a connu vingt ans de prison et de camp de travail forcé. Sa vie présente de nombreuses similitudes avec celle de Yak Sauvage Rinpoché, malgré leur différence de statut et d'origine géographique, Dhingri Ngawang ayant vécu au Tibet central, à plus de 1 500 kilomètres au sud de l'Amdo.

2. La seule exception, notable, est le récit autobiographique de Naktsang Nulo (né en 1948) dont les mémoires d'enfant, publiés en 2005, ont été traduits en anglais et publiés en 2014 (*My Tibetan Childhood. When Ice Shattered Stone*, Duke University Press). Ce livre, comme *Tempête rouge*, a été rapidement interdit.

reste du monde, a fait l'expérience de la colonisation à une époque où le tiers-monde connaissait le mouvement inverse. Une fois le Tibet tombé dans leur orbite, les autorités chinoises n'ont nullement relâché la pression et il est toujours impossible en tant que Tibétain au Tibet de s'exprimer librement sur ce que signifie vivre sous l'autorité du Parti communiste chinois. Il est donc dangereux pour un écrivain de se commettre en publiant aujourd'hui un texte portant sur ces événements. Les écrivains au Tibet ont prouvé qu'ils ne manquaient pas de courage, si on en juge par le nombre d'intellectuels qui ont été arrêtés et condamnés pour leurs écrits. Toutefois, sur le plan littéraire, pour affronter une telle époque et trouver le ton capable de rendre justice à un tel événement, il faut une ampleur, un recul et une ancienneté dans l'écriture que possèdent finalement peu d'écrivains tibétains, puisque rares sont les auteurs à avoir derrière eux, comme Tsering Dondrup, trente ans d'activité littéraire ininterrompue. Par ailleurs, le roman et la littérature réaliste n'ont vu le jour au Tibet qu'au début des années 1980, malgré une tradition lettrée de plusieurs siècles. Il fallait que la pratique d'écriture romanesque se soit suffisamment développée pour qu'un auteur puisse inventer un ton, un style, adaptés au propos. Enfin, l'auteur étant né en 1961, il ne pouvait pas s'exprimer comme témoin. Toutefois, comme tous les Tibétains de l'Amdo de sa génération, il a été élevé dans le souvenir encore frais du bouleversement qui s'était abattu sur son pays

natal, dans un monde où les hommes étaient notoirement absents (ils étaient morts ou en prison). S'il ne peut donc être témoin direct, il peut assurément être « témoin pour le témoin » en mettant ses talents d'écrivain au service du récit de cette catastrophe. Le roman pour quelqu'un qui n'a pas connu directement 1958 était donc la seule option, le travail objectif d'historien étant exclu. De plus, Tsering Dondrup a développé depuis toujours une intimité avec sa communauté et son intérêt pour l'histoire tragique et récente des Tibétains l'a poussé à lire, écouter, entendre, compiler des dizaines et des dizaines de récits. Il les a ensuite concentrés et agencés autour de son personnage fictif, Yak Sauvage Rinpoché, pour les cristalliser en une somme romanesque, certes, mais où affleurent en permanence les récits des survivants de la révolte tibétaine en Amdo en 1958 – quiconque a écouté ces survivants chuchoter retrouve des bribes d'expériences personnelles çà et là. Quiconque est un tant soit peu familier de la littérature des camps établira dans *Tempête rouge* des résonances avec ses lectures : L. Jurgenson dans *L'expérience concentrationnaire est-elle indicible ?* (Le Rocher, 1990) a déjà décrit cette parenté entre les récits et romans concentrationnaires : « Le héros du récit chemine à travers un certain nombre de situations types, communes à la plupart des expériences concentrationnaires. Ces motifs sont les mêmes qu'il s'agisse de romans ou de récits. "Naissance d'un mouchard, d'un traître ou d'un bourreau",

“interrogatoire”, ... “suicide”, “on m’a volé mon pain”. » *Tempête rouge* le confirme.

Enfin, si Tsering Dondrup a opté pour la forme romanesque, c’est certainement parce qu’en Chine, et plus encore au Tibet sous contrôle chinois, les événements décrits dans ce roman sont encore trop sensibles et parce que leur évocation, quand elle n’est pas interdite, est monopolisée par le pouvoir et ne peut être librement menée sous forme d’enquête ou de recherche historique. Histoire interdite, recueil de mémoires de survivants inenvisageable, enquête journalistique impensable, travail d’archives tout aussi impossible, il reste le roman – rappelant en cela la stratégie adoptée par Yang Xianhui, auteur de *Gaobie Jiabiangou* (traduit en français sous le titre *Le Chant des martyrs*, Balland, 2010) : pour traiter du Grand Bond en avant dont il avait recueilli des témoignages, cet écrivain chinois a choisi la nouvelle, dont l’emballage romanesque et fictionnel rendait le contenu plus anodin aux yeux de la censure. Cette stratégie a été gagnante pour Yang : non seulement son ouvrage a été publié officiellement, mais il a même reçu des prix littéraires en Chine. Malgré le recours à la fiction et une stratégie consciente de minimisation des épisodes inclus dans le récit, Tsering Dondrup n’a pas connu la même fortune, ce qui tend à montrer que la surveillance des écrivains tibétains est encore plus forte que celle des écrivains chinois, du moins pour la période décrite. En effet, tout roman que prétendait être *Tempête rouge*, on peut supposer que c’est la

force de son pouvoir d'évocation et de représentation qui a entraîné son interdiction, sous un prétexte fallacieux (un prétendu problème d'ISBN non conforme). Si cette interdiction en dit assez sur l'embarras que ce roman suscite pour le pouvoir chinois et serait donc en soi suffisante pour mériter qu'on s'y intéresse, elle n'est nullement la garantie de la qualité littéraire de l'œuvre. Or, Tsering Dondrup a su allier dans ce roman à la fois l'intérêt documentaire et la qualité littéraire de son texte. Le traduire a été un plaisir et je n'ai qu'un vœu à formuler : que la réception par le lectorat francophone soit à la hauteur de la joie, teintée de tristesse, que j'ai eue à traduire cette symphonie de la désolation.

Françoise Robin
Professeure de langue et littérature tibétaines
INALCO

F. Robin tient à remercier expressément et en premier lieu Camille Simon, ainsi que Françoise Wang-Toutain, Katia Buffetrille, Véronique Gossot, Xénia de Heering et Patricia Menay, qui ont accepté de relire cette traduction, et Pema Dorje, qui a éclairé certains passages du texte.

Yak Sauvage Rinpoché portait sur l'arête du nez des lunettes en verre de cristal fumé et à l'annulaire gauche une bague en or incrustée d'une agate *zi**¹. Il était toujours vêtu d'un complet chinois marron et, par temps froid, d'une pelisse rouge foncé bordée de lynx, jetée sur le dos : à première vue, il aurait pu passer pour un homme d'affaires riche et fruste. A bien l'examiner toutefois, ses cheveux très courts, le col visible de son maillot jaune en coton et un chapelet sans apprêt enroulé à son poignet gauche, ainsi que d'autres éléments, permettaient à une personne ne serait-ce que vaguement familière du Tibet de comprendre clairement qu'il faisait partie des lamas et des maîtres réincarnés dont les vœux et les engagements tantriques avaient connu, dans ces années à trembler de peur, le sort des nœuds défaits d'un serpent ou d'une bouteille de bière décapsulée.

A présent, Yak Sauvage Rinpoché avait une compagne tantrique*, deux maîtresses, trois enfants (dont un garçon), un monastère, deux cent quarante

1. Les mots suivis d'un astérisque à la première apparition dans le texte sont expliqués dans un glossaire en fin de livre.

et un moines (dont cinquante-deux défroqués) et vingt-six mille trois cents et quelques fidèles. Il y avait de nombreuses années de cela, il était passé sans comprendre ce qui lui arrivait de l'état de petit bouvier morveux, une cordelette en guise de ceinture, à celui de moinillon prétentieux vêtu de l'habit de maître religieux ; peu après, il avait été reçu au monastère de Tseshung parmi les mélodies des instruments à vent et des percussions et les effluves d'encens et avait été investi de pouvoir sur le trône* léonin aux cinq visages. Quand par la suite il y repensait, la plupart des événements de cette journée-là lui apparaissaient au mieux comme un rêve très flou, mais deux épisodes restaient aussi ineffaçables à son esprit qu'un dessin gravé sur la pierre : le premier était que l'après-midi de cette journée-là, une tempête rouge se mit à hurler tout à coup, emportant dans l'espace, tels des chevaux de vent*, quelques tentes de coton parmi celles du groupement qui était venu pour l'intronisation, ainsi que les *zen** de plusieurs moines du monastère de Tseshung ; le pot de chambre en cuivre à grande contenance, tout aussi rubicond que le visage de son propre professeur qui l'avait acheté quelques jours plus tôt contre deux brebis offertes par un laïc, ce pot de chambre quant à lui avait voltigé dans l'espace comme une étoile filante. Au début, non seulement le vieux moine au visage rouge ne s'en était absolument pas inquiété, mais il avait même commenté avec malice : « Même s'il s'est envolé dans le ciel bleu, il retombera à coup

sûr sur la terre étroite », après quoi il avait intimé à quiconque venant en audience auprès de Yak Sauvage Rinpoché de rapporter rapidement ce pot de chambre s'il le trouvait. Et, de fait, une vieille femme borgne ayant peu après trouvé le pot de chambre, elle l'avait effectivement rapporté mais, malheureusement, le pot de chambre avait rapetissé, déformé comme un heaume de combattant des temps anciens tombé au milieu de brigands armés de bâtons, aussi le vieux moine avait-il alors dit : « Misère... Les êtres humains en ces temps de dégénérescence vivent une ère bien inférieure... Ils ont moins de mérites qu'un pot de chambre » ; tout à fait dépité, il s'était consolé en ajoutant : « Tous les objets étant des phénomènes composés, ils sont impermanents. » On devait être au début de l'automne et la tempête rouge ne retomba pas avant la fin du printemps suivant. Les gens des pâturages, qui aiment à analyser les coïncidences et ont coutume de le faire, étaient incapables d'expliquer de manière positive ce phénomène météorologique inédit dans l'histoire, aussi finirent-ils par dire : « Cela signifie sûrement que notre honorable lama est très colérique », terrorisant les moines du monastère de Tseshung. Le second souvenir était que, ce jour-là, divers mets odorants à vous faire saliver avaient été disposés devant lui, qu'il aurait pu les porter à la bouche rien qu'en tendant la main, mais la paire d'yeux terrifiants du vieux moine à la barbe cendrée et au visage rouge comme un derrière de singe qui le suivait comme une ombre inséparable ces journées-là

était en tout lieu et à toute heure tournée vers lui, si bien qu'il avait été incapable de bouger.

Le vieux moine au visage rouge exerçait un contrôle strict sur tous ses faits et gestes ; la première des diverses prières très ennuyeuses qu'il l'avait forcé à mémoriser était la *Prise de refuge**, dont le début était le plus difficile à retenir : « Auprès de mon maître-racine à qui je dois tant et auprès des maîtres de la lignée, auprès de ces nobles et excellents lamas qui ont pour nature le corps, la parole, l'esprit, les qualités et les activités de tous les Tathâgata des trois temps dans les dix directions, eux qui sont la source des 84 000 volumes de l'Enseignement, eux qui sont les seigneurs de toutes les nobles assemblées d'êtres réalisés, auprès d'eux je prends refuge. »

Le vieux moine possédait visiblement un pouvoir illimité mais il ne fallut pas longtemps à Yak Sauvage Rinpoché pour réaliser que lui-même possédait un pouvoir encore plus illimité, il gagna alors en assurance et hurla : « Quel vieux moine casse-pieds tu fais ! Je suis sûr que, dans cette vie-ci, rien de bon n'advientra si on reste ensemble. »

Il revint à l'esprit de ce vieux moine au visage rouge, qui avait également été le professeur de l'incarnation précédente de l'honorable Yak Sauvage Rinpoché, que cette dernière lui avait un jour déclaré : « Dans ma vie suivante, il ne sera pas bon que nous restions ensemble », si bien que le vieux moine, déconcerté, posa doucement son *zen* sur son avant-bras et se prosterna trois fois devant le jeune

Yak Sauvage Rinpoché tout en marmottant une supplique, puis il disparut.

Yak Sauvage Rinpoché ayant finalement conquis sa liberté, il se bâfra du meilleur et du plus délicieux jusqu'à en être écœuré, il fit ce qu'il voulait et ce qui lui passait par la tête jusqu'à en être lassé, puis il se dit qu'il n'y avait pas plus amusant que son jeu préféré d'autrefois – attraper des *pika** et jouer avec – et il entraîna quelques petits morveux de son âge dans les environs du monastère. Le jeune Yak Sauvage Rinpoché, tel un pilleur de sépultures fort expérimenté, examina chaque terrier de *pika*, après quoi seulement il rejeta le bout de son *zen* sur ses épaules, enroula son chapelet à son poignet, s'accroupit, fourra franchement les mains dans un terrier et ordonna aux petits morveux de se glisser dans un autre terrier à tour de rôle, au péril de leur vie.

Ce lieu avait été investi à l'époque de la précédente incarnation de l'honorable Yak Sauvage Rinpoché par des groupes de *pika* qui suivaient les hommes et qui en avaient fait leur centre de prolifération et, visiblement, il regorgeait toujours de *pika*. Toutefois, le sol était devenu très meuble à cet endroit, la terre était presque toute noire et, de plus, les petits morveux au service du jeune Yak Sauvage Rinpoché ne maîtrisaient pas très bien cette activité, voire ne la maîtrisaient pas du tout : bien qu'ils aient déployé divers moyens et enduré nombre d'épreuves, non seulement ils ne purent au bout du compte attraper un seul *pika*, mais ils se retrouvèrent